

Omar Khayyâm en français

Omar Khayyâm, mathématicien et astronome des V^e et VI^e siècles de l'hégire (vers 1050-1139), fut également poète. Le plus ancien manuscrit de ses poèmes, celui de la Bodleian Library à Oxford, fut écrit en 1461 à Chiraz, soit trois siècles plus tard. Il comporte 158 quatrains (en persan : rubayat), qui ne sont sûrement pas tous de lui.

Ces quatrains sont écrits sur le même modèle : le premier, le deuxième et le quatrième vers riment ensemble, alors que le troisième est blanc (a, a, b, a).

En 1859, Edward Fitzgerald, orientaliste anglais, traduit les Rubayat ; il s'agit moins d'une traduction que d'une adaptation, qui aura cependant le mérite de donner aux lecteurs occidentaux le goût de la poésie persane et de susciter d'autres traductions.

Depuis, Omar Khayyâm n'a cessé d'être traduit, tantôt directement du persan, tantôt à partir de la version Fitzgerald. En France, actuellement, une douzaine de traductions différentes sont disponibles, dont la moitié sont parues ces dix dernières années.

خیام اگر ز باد مستی خوش باش
با ما هر خنی اگر نشستی خوش باش
چون عاقبت کار جهان نمی آید
انکار که نمی چو هستی خوش باش

این کوزه چو من عاشق زاری بوده
در بند سر لطف نجاری بوده
این دست که بر گردن آدمی پستی
دستی است که بر گردن یاری بوده

کویندگان بهشت با جور خوش است
من میگویم که آب انور خوش است
این نقد گیر و دست از آن بیچار
کاوازدل شنیدن از دور خوش است

And if the Wine you drink, the Lip you press,
End in the Nothing all Things end in – yes –
Then fancy while Thou art, Thou art but what
Thou shalt be – Nothing – Thou shalt not be less.

I think the Vessel, that with fugitive
Articulation answer'd, once did live,
And drink ; and Ah ! the passive Lip I kiss'd,
How many kisses might it take – and give !

“How sweet is mortal Sovranty !” – think some :
Others – “How blest the Paradise to come!”
Ah, take the Cash in Hand and wave the Rest ;
Oh, the brave music of the distant Drum !

Edward Fitzgerald, 1859
rééd. Dover Thrift, 1990

Sois heureux, Khayyâm, si tu es ivre,
Si tu reposes près d'une aimée aux joues de tulipe, sois heureux :
Puisque à la fin de tout tu seras le néant,
Rêve que tu n'es plus, déjà... sois heureux.

Ce vase, ainsi que moi, fut autrefois un douloureux amant ;
Avidement il s'est penché vers quelque cher visage.
Cette anse que tu vois à son col,
C'est un bras qui jadis enlaçait un cou bien-aimé.

On dit que le jardin d'Eden enchante les houris ;
Je dis que le jus de la grappe est le seul délectable.
Tiens-t'en à l'argent comptant et renonce à un gain promis,
Car le bruit des tambours, frère, n'est beau que de très loin.

Charles Grolleau, 1902
rééd. Mille et une nuits, 1995

Et si la Coupe où tu bois, la Lèvre que tu presses
Finissent en cette terre – origine de tout –
Pense alors que tu es ce que tu fus jadis
Et songe que, plus tard, tu ne seras pas moins.

Je crois que ce vase qui me fit cette réponse fugitive,
Fut jadis un bon vivant qui buvait bien ;
Et cette lèvre impassible que je baisai,
Combien de Baisers dut-elle déjà prendre et donner...

D'aucuns soupirent après les Gloires de ce Monde,
D'autres après le Paradis du Prophète ;
Ah! prends l'argent comptant, et laisse là les promesses,
N'écoute pas la musique lointaine du Tambour !

Edmond Dulac d'après Fitzgerald, 1909
rééd. Corentin, 1993

Khayyâm, si tu as du vin, trouve-toi bien !
Près d'une jolie à joues de tulipe, si tu es assis, trouve-toi bien !
Puisque la fin des affaires du monde, c'est rien,
Dis rien à ce rien ! Puisque tu vis, trouve-toi bien !

Ce pot fut un jour ce que je suis : fol amoureux
Captif des cheveux d'une ravissante.
Cette anse qu'à son col on voit
Fut un jour un bras accolé.

Ils disent tous : « Au Paradis, ce que c'est joli, une fille houri ! »
Moi je dis : « Le verre de vin, c'est plus joli ! »
« Un verre bien en main, c'est mieux que la jolie pour demain !
C'est de loin que le tambour paraît de l'harmonie ! »

Armand Robin, 1958
rééd. « Poésie » Gallimard, 1994

Ô Khayyâm, si tu es ivre de vin, sois heureux,
Si tu es assis près d'un adolescent sans rides, sois heureux.
Comme le compte de ce monde est à la fin néant,
Suppose que tu n'es plus ; tu vis, donc sois heureux.

Ce vase était comme moi un amant malheureux
Enchaîné par la chevelure d'une femme ;
Cette anse que tu vois à son col
Était la main passée au cou d'une bien-aimée.

Ils assurent que nous vivrons avec des houris aux jardins du paradis.
Moi je dis qu'il est bon d'avoir du vin près de soi.
Prends ce qui est au comptant, fais fi de ce qui est à crédit,
Car le son du tambour n'est agréable que de loin.

Claude Anet
Téhéran, 1984

Enivre-toi, Khayyâm, et tu seras heureux,
Jouis d'une tulipe en fleur, et sois heureux.
Puisque ce monde court au néant, imagine
Que tu n'es plus, et tant que tu es, sois heureux.

Cette cruche, jadis fut un amant fidèle
Épris, comme moi-même aujourd'hui, d'une belle,
Et cette anse à son col était jadis un bras
Qui s'enlaçait au cou de cette jouvencelle.

– Les houris dans l'Eden de toi vont prendre soin.
– Moi, le suc de la vigne est ce dont j'ai besoin,
Répondis-je ; prends-le ; laisse l'autre promesse.
Le son du tambour plaît, mon frère, mais de loin.

M.F. Farzaneh et Jean Malaplate
José Corti, 1993